

TOMMASO DI CIAULA

“Tuta blu”

(Bleu de travail)

“les inépuisables”
ACTES SUD

LA BOÎTE où je bosse est à six kilomètres de Bari. C'est une usine construite il y a quinze ans dans un des meilleurs coins de la campagne de Modugno, lieu-dit du Paradis. À vol d'oiseau la mer est tout près, on peut la voir en montant sur le toit en fer des ateliers. C'est une mer bleue, robuste, puissante. Quand elle est agitée on peut même voir ses vagues écumeuses, c'est une mer qui met le cœur en joie, mais si on s'approche on s'aperçoit tout de suite que c'est une mer morte ; goudron, ordures et mazout la tuent jour après jour, il n'y a plus de poissons, il n'y a plus les crevettes ni les baveuses¹ que nous pêchions quand elle était propre. Avec les enfants de mon âge nous y allions à bicyclette, souvent à pied, et je me souviens qu'il y en avait qui emmenaient la chevrette qu'ils auraient dû mener aux champs.

Quand je vivais à la campagne chez mes grands-parents, ils ne me laissaient pas mener la chevrette aux champs, mais je les aidais dans les travaux

de tous les jours. Il faisait nuit qu'on travaillait encore, c'était mon grand-père qui annonçait la fin des travaux quand il emmenait les bêtes à l'étable attenante à la maison. Quand chantaient les chouettes, c'était l'heure de verrouiller les portes, on fermait les fenêtres, dans cet air confiné le relent des fruits mûrs dans les sacs nous faisait suffoquer, l'odeur des poires était plus forte que toutes les autres. La lampe à pétrole se balançait à je ne sais quel mystérieux souffle d'air, les papillons de nuit tombaient se faire rôtir par centaines dans le verre de la lampe, le lendemain il fallait le nettoyer de toutes les ailes et de toutes les petites pattes agglutinées. Mes grands-parents ronflaient dans leur lit de fer ; mon grand-père, qui dormait les bras dehors, sursautait dans son sommeil et se cognait les poings dans le cabochon central de tôle peinte de petites fleurs et de petits oiseaux noircis, couverts de chiures de mouches.

Il y a maintenant presque quatorze ans que je bosse ici, avec la marque CATENA/SUD sur le pantalon de mes bleus, sur ma blouse, sur ma veste, partout CATENA/SUD. Il était heureux, mon grand-père paysan, avec ses pièces au cul, rien que des guenilles rapiécées mais sans inscriptions. Tout était rapiécé chez mes grands-parents : les vêtements, les draps, l'édredon, les rideaux, la toile à olives, les sacs, tout rapiécé. Le dimanche, mon

grand-père allait à la messe avec son beau costume noir – comme c'était un vrai sac d'os, il nageait dedans – une chemise blanche usée au col et une cravate qui ressemblait à tout sauf à une cravate. Les pointes de son col étaient toujours relevées, comme des antennes.

J'ai enfilé pour la première fois ma veste de bleu. C'est maintenant le mois d'octobre et il fait froid. Hier soir il pleuvait à verse. Dans la lumière rougeâtre des maisons (les vignes sont de plus en plus rouges dans la campagne) les paysans sont particulièrement nerveux, excités par cet événement, ils cognent les chaises, les chats, les enfants et les marmites et ils jurent par tous les saints. Depuis juin il ne pleuvait pas.

Aujourd'hui encore c'est jour d'usine, il y a longtemps que ça dure, on dirait que c'est depuis toujours. Aujourd'hui encore, je dois inventer un moyen d'aller travailler, mon patelin n'est pas relié à mon lieu de travail, Agnelli n'a pas réussi à me vendre un de ses tacots et il m'en fait baver. Les gens du village savent que je n'ai pas mon permis et ils me regardent comme si j'étais invalide : tu te rends compte, il ne sait même pas conduire.

Mon Schaublin est un petit tour rapide et léger, il est tellement froid qu'on ne peut pas le toucher. Les ateliers en tôle c'est une belle foutaise,

tu te grilles les couilles l'été quand les tôles sont surchauffées et tu te les gèles l'hiver parce que ça laisse tout de suite passer le froid. Nous essayons de nous réchauffer un peu, il y a encore les mille pièces de teflon d'hier. Mille, ça ne fait pas beaucoup, si on pense que parfois il en arrive jusqu'à dix mille, toutes pareilles, bien propres, si petites que toutes ensemble elles tiendraient sans peine dans ma poche. Elles n'en finissent jamais, on dirait qu'elles poussent, on dirait des champignons, plus tu en ramasses, plus il en pousse. Et pourtant je me remue, j'ai l'air d'un cinglé. Je ne sais pas quoi inventer pour ne pas les regarder. On dirait presque qu'elles se foutent de moi dans leur boîte en plastique rouge. Dix mille pièces ! J'essaie de mettre une feuille de papier sur l'ouverture de la boîte, j'y fais un trou et je plonge la main pour les prendre, ces maudites pièces, comme ça au moins je ne les vois pas et elles ne me sapent pas le moral.

Peut-être que je bosse trop peu et que je rêve trop. Je pense à ce qui se passe hors d'ici, à une promenade à la campagne avec une belle fille, c'est sûr que pour le chef je bosse trop peu : le rendement, où il est le rendement ? Il s'approche tout doux et compassé, comme un moine, et puis il se transforme en une vraie charogne à mesure qu'il en vient comme d'habitude à la question du rendement. Je lui dis que là-dedans rien ne

marche, et ailleurs non plus, s'il arrivait à voir plus loin que les limites de CATENA/SUD, il verrait que l'Italie semble souffrir de troubles qui ôtent à celui qui travaille le "goût" du rendement.

Qu'est-ce qu'on attend pour mettre des singes sur ces machines ? Moi je proposerais ça à Agnelli : les singes à l'usine et les ouvriers dans les arbres. Quelquefois, j'ai l'impression que nous sommes plus bêtes que des singes.

Maintenant que je me suis réchauffé, de la vapeur commence à sortir de ma veste de bleu. Le tourneur du vertical, celui qui travaille des pièces plus grandes que lui, des corps de soupapes grands comme des armoires, voit mes pièces toutes petites et sourit. Il me dit : t'as fini ton rosaire ? Mes pièces ressemblent à des petits tubes, à des grains pour la récitation du Notre-Père.

Aujourd'hui ils ont surpris un ouvrier étendu aux chiottes, dans la pisse. Pour s'excuser, il a soutenu qu'il devait se redresser les os. Ils l'ont trouvé dans cette saleté ; mais heureux comme s'il était au paradis terrestre, dans la puanteur mais maître de lui-même. Quelquefois quand on est pris de douleurs dans le dos, on ne sait pas où s'étendre, tout est plein d'huile, de graisse et de copeaux, tout est pointu et anguleux, alors il n'y a pas d'autre solution que de s'étendre aux

chiottes, dans la puanteur, au besoin avec un rouleau de papier hygiénique comme oreiller.

Parfois, autour des socles en bois, je vois courir d'étranges petites bêtes, des petits monstres qu'on dirait engendrés par le bruit, nés du sol crasseux, de la saleté qui s'y est accumulée au cours des années. Surtout l'hiver, ces bestioles viennent se réchauffer à la tiédeur des moteurs.

Toujours le rendement, le rendement, le rendement, moi je dis : si je vois qu'un travail malgré ma compétence, mon intelligence (Agnelli dit que je n'en ai pas) et mon intuition, je n'arrive pas à le faire dans le temps qui m'est indiqué par la fiche de contrôle, je me fous en rogne et je dis nom d'un chien, il faut que ce soit la matière qui me couillonne, moi, qui me roule, qui me baise, qui m'épuise. Alors qu'est-ce que je fais : je balance le temps qui m'est imparti par la fiche, je sors en douce, je respire un peu d'air pur et j'ouvre ma chemise pour me faire bronzer par le soleil.

Aujourd'hui le chef s'est approché de ma machine. Il m'a montré mon casier de rangement et il a dit "que signifie cette inscription ?" Moi, faisant semblant de ne rien comprendre, quelle inscription ? Celle-là, là, qu'il me dit en me prenant par ma veste de bleu. Sur mon casier il y

a écrit "vive la révolution, nous devons changer la société, chasser les monstres, chasser les voleurs". Et voilà l'engueulade qui commence : Di Ciaula, ça c'est ton matériel, tu dois en finir avec ces inscriptions, sinon un jour tu m'obligeras à aller trouver le chef du personnel, tu dois en finir une fois pour toutes, ne fais pas l'innocent parce que je sais que c'est toi, toi seul qui as fait ça, et là nous avons passé les bornes, tu as compris, les boooooooooornes, tu as compriiiiiis, les bornes. Alors je lui dis "ho ! du calme, est-ce que par hasard j'aurais tué quelqu'un, est-ce que j'aurais frappé quelqu'un, est-ce que j'aurais cassé quelque chose ? C'est pas la peine de faire semblant de te foutre en rogne, il ne faut pas faire la grosse voix avec moi, quand nous laissons sueur et sang, du vrai sang, du sang rouge sur les machines, par terre, sur les casiers, tout va bien, tout est normal, mais quand d'une plume innocente nous traçons nos pensées, alors vous vous tortillez, s'il te plaît va-t'en, personne ne t'oblige à lire cette inscription, pour moi c'est beaucoup cette inscription, elle me tient compagnie, elle me remonte, elle me donne une raison de vivre, elle fait partie de tout moi-même, vous voudriez que nous soyons tous des idiots, des robots à côté des machines, mais nous nous avons une tête, à moi cette inscription, elle me montre que je suis encore un être pensant, un type qui a des idées à lui et qui ne rumine pas

les idées des autres, s'il te plaît va-t'en, va faire chier quelqu'un d'autre."

Si tu demandes à qui est cette ferme, on te répond qu'elle est au beau-frère qui est en Amérique, et celle-là au frère, lui aussi en Amérique, et ce bout de terre est aussi au cousin d'Amérique. Si tu vas à l'autre bout de la campagne, et que tu essayes de demander, les meilleurs terrains sont à des parents d'Amérique. Si au moins ils en jouissaient de leurs propriétés, ces cons ! Au lieu de ça dans ces maisons, sur ces terrains glissent les serpents, dansent les esprits, chantent les grenouilles et les chouettes, tandis que les propriétaires sont en train de s'empoisonner à New York, de tirer leur coup à Toronto.

Si tu marches sur les routes du Sud, autour des petits villages pauvres et décrépits, derrière les figuiers de Barbarie, les vieux murs poussiéreux, il se peut que tu découvres parfois des choses insoupçonnées, incroyables, comme des mirages dans le désert. Tu parles d'un Sud misérable ! Tu découvres des pistes de course avec des chevaux qui sautent heureux et bien nourris, des piscines merveilleuses, des plantes exotiques, des pelouses lumineuses et bien irriguées... À la barbe des ouvriers, à la barbe du Sud aride et misérable. Tu restes là le nez entre les feuilles à

regarder stupéfait toutes ces belles choses, et à peine tu as tourné la tête tu te retrouves aussitôt dans l'autre Sud, celui des pauvres diables, dans le Sud aride, assoiffé, desséché.

Les fêtes ne sont plus des fêtes. Avant elles étaient plus substantielles, plus généreuses. Tu pouvais vivre de fêtes. En participant à toutes les fêtes, tu mangeais tantôt ici tantôt là. Dans les périodes de dèche, pour vivre tu faisais un petit travail artisanal, tu menais une vie pauvre mais digne, pauvre mais saine et libre. Quand il y avait la fête du poulpe à Mola di Bari, tu allais à Mola manger du poulpe. À Gruma Appula ils avaient l'habitude – peut-être qu'ils l'ont encore – de donner aux pauvres des pois chiches grillés, du vin et du pain à volonté. Dans d'autres villages, par exemple à Turi, il y avait la fête des cerises et tu te mettais en route en sachant que tu mangerais des cerises à gogo ; et puis il y avait la fête du "calzone*" à l'oignon à Acquaviva delle Fonti, à Mariotto la fête du raisin et à Saint-Michel celle de la "zampina**". Dans tel village il y avait la fête de la fouace (que, curieusement, ils mesuraient au mètre) et puis il y avait celle des "taralli***", et ainsi de suite. En courant toutes les Pouilles à la

* Chausson au fromage et au jambon

** Pied de porc

*** Galette en forme de couronne